

## ORAL HEC Paris 2025

### Culture et Sciences Humaines

#### Programme Grande École

L'épreuve de culture et de sciences humaines offre à tous les candidats au concours d'HEC l'occasion de montrer leurs qualités de réflexion et d'analyse en mobilisant la culture qu'ils ont pu acquérir au long de leur scolarité, comme dans leurs pratiques culturelles personnelles ; elle les invite donc à réfléchir à des sujets divers et variés, ouverts à des traitements multiples, non pour exhiber un savoir canonique qu'il s'agirait de vérifier, mais pour mettre leur culture – en particulier dans le champ des humanités et des sciences humaines – au service d'une réflexion personnelle et engagée, étayée par des exemples choisis et pleinement appropriés, et qui fait ensuite l'objet d'un échange avec le jury. Ce sont donc moins les savoirs en eux-mêmes qui sont l'objet de l'évaluation que leur mise en œuvre, autrement dit l'aptitude des candidats à mobiliser leur savoir de façon réfléchie et critique.

L'épreuve a fonctionné selon ces principes pour l'ensemble des sept cent trente-huit candidats entendus : leur ont été proposés cent seize sujets différents dont on trouvera la liste complète à la fin de ce rapport. Ces sujets ont permis de discriminer des prestations souvent riches et intéressantes, avec une moyenne générale de 10,16 et un écart-type de 3,94 ; les candidats apparaissent préparés et souvent convaincants, même si le jury a pu être surpris, chez quelques-uns d'entre eux, d'une forme de désinvolture avec laquelle le sujet, puis l'échange avec le jury étaient envisagés : ce n'est pas la meilleure façon de briller. Au-delà de ces cas marginaux, rappelons que la réussite à l'épreuve tient d'abord au fait de prendre le sujet au sérieux (c'est aussi ce que fait le jury !), c'est-à-dire à ne pas considérer qu'il est un prétexte pour réciter une réflexion pré-déterminée, ou pour égrener une série de références culturelles canoniques ; il s'agit au contraire d'y voir l'occasion d'une vraie interrogation sur ce qu'il offre à penser lorsqu'on prend le temps de le considérer. Cela suppose à la fois de prêter attention au langage et de mobiliser avec justesse sa culture ; c'est sur cette double exigence que ce rapport reviendra de façon plus détaillée, renvoyant pour tous les compléments utiles aux rapports des sessions précédentes qui donnent d'éventuels compléments sur le fonctionnement et l'esprit de cette épreuve qui ne change pas et qui reste composée de deux parties : les dix minutes d'exposé sont suivies de dix minutes d'entretien.

La spécificité de l'épreuve de culture et sciences humaines, qui ne renvoie à aucun programme précis et propose aux candidates et candidats de **réfléchir à partir de leur culture** (académique et personnelle) aussi bien que de leur sensibilité, impose de prendre le temps de réfléchir à ce qui est d'ordinaire un simple moyen de communication, la langue elle-même. En effet, pour traiter les sujets proposés, il convient de s'interroger sur la spécificité de tel terme, de telle expression, en se demandant pourquoi on l'emploie, ce qu'il ou elle implique, ce qui se joue d'une certaine représentation du monde dans le choix de telle formulation ; l'épreuve se propose donc d'être l'occasion, pour chaque candidate ou candidat, de réfléchir à cet outil mobilisé quotidiennement en analysant ce qui s'y joue et ce qui le traverse.

Cela suppose donc d'**observer avec rigueur, subtilité et précision l'énoncé proposé** à l'attention des candidates et candidats. Une première remarque concerne l'utilisation des **guillemets** dans la formulation des sujets. Trop souvent, le sens profond de la citation encadrée par des guillemets est négligé : ainsi, « plus on a de science, plus on a de tourment » ou « D'après une histoire vraie » n'ont souvent pas été assez analysés comme des énoncés produits dans certains contextes (ils ne renvoient pas pour autant à

un auteur déterminé dont il faudrait deviner l'identité : l'épreuve n'est pas une version sophistiquée de la devinette). Or, les guillemets ne se réduisent pas à un ornement ; ils invitent à s'arrêter sur la voix, la position, la distance critique adoptée par le sujet qui emploie cette expression. Oublier cette dimension prive la réflexion d'une analyse des conditions d'énonciation, donc d'un questionnement essentiel sur la portée du sujet.

Plus largement, **se demander « qui pourrait dire cela ? »**, « dans quelles situations privilégiées, dans quels contextes peut-on être amené à employer une telle expression ? » constitue une bonne façon d'interroger son sujet. Sur le sujet « à quoi bon ? », les candidats ont eu tendance à construire des phrases syntaxiquement très étranges et parfois dénuées de sens telles que « Le à quoi bon... », « Le problème du à quoi bon... », « Il faut rejeter le à quoi bon... », au lieu de réfléchir en interrogeant « les situations d'abattement dans lesquelles on est amené à dire “à quoi bon ?”... », « celui ou celle qui baisse les bras et soupire “à quoi bon ?” ». C'est une telle démarche interrogative que le jury peut valoriser et sur laquelle se sont fondés les exposés les plus pertinents qu'il a pu entendre pour ce sujet.

Cet oubli fréquent des circonstances dans lesquelles on peut être amené à mobiliser telle ou telle expression révèle, plus généralement, **l'importance d'une lecture attentive des énoncés**, l'enjeu qu'il y a à déceler la nuance, l'ironie, ou le scepticisme implicites ou possibles. Dans l'épreuve de Culture et sciences humaines, la capacité à interroger le discours et aller au-delà de la lettre se révèle donc fondamentale.

La même attention au langage suppose de **définir précisément les termes proposés**, empruntés au langage courant ou à une culture scolaire commune, éventuellement en s'appuyant sur l'étymologie, en réfléchissant aux synonymes, paronymes ou antonymes, aux emplois usuels qu'ont ces termes. Il convient donc d'être attentif au sens de l'expression donnée, en se gardant des associations d'idées qui peuvent être trompeuses voire conduire à de véritables contresens. Ainsi du terme « Utopie » qui a trop souvent été spontanément ramené à une espérance illusoire et destructrice. Cette réduction prive l'analyse de tout un pan de la tradition utopique, de Thomas More à la science-fiction contemporaine, où l'utopie constitue une force critique et créatrice, une pensée de l'ailleurs ou du changement, et au fond un laboratoire conceptuel. L'épreuve suppose donc un point de départ rigoureux qui permette ensuite d'élargir la réflexion et d'interroger la construction des idées et des représentations.

Un autre exemple frappant rencontré pendant la session de cette exigence de précision lexicale se trouve dans la confusion observée, chez quelques candidats, entre « débattre » et « se débattre », ce qui a eu pour effet de transformer le débat en une lutte contre soi-même (« se battre avec soi-même ») ce qui implique au fond une fermeture sur soi. Or, débattre engage au contraire une confrontation argumentée, une ouverture à l'altérité, là où se débattre suggère une tension interne, un empêchement. Cette confusion lexicale, qui empêche de traiter le sujet, montre à quel point la maîtrise du vocabulaire conditionne la pertinence de l'analyse et la qualité de la réflexion proposée à partir de là.

C'est précisément dans cette **attention au langage** et dans cette vigilance quant à la pluralité des formes et des idées que réside l'intérêt de l'épreuve ; c'est ce qui permet de construire l'enjeu du sujet et donc de le problématiser ; « À quoi bon ? », par exemple, suppose d'interroger cette « bonté » impliquée par l'expression (en référence à quel ordre de valeur peut-on poser cette question ? ce « bon » est-il simplement un « bénéfice » ? quel rapport entretient-il avec le « bien » ?). Analyser le sujet, c'est n'en rester ni à la psychologie ni à la morale mais dégager les enjeux d'une notion ou d'une représentation, montrer ce qu'il permet (ou propose, ou exige) de penser. Assez souvent du reste, les intuitions premières des candidates et candidats sont bonnes. Les remarques liminaires données lors de l'introduction sont souvent pertinentes et devraient permettre de proposer un traitement intéressant du sujet. Or, en raison d'un attachement un peu mécanique à l'idée selon laquelle il faudrait questionner ses intuitions premières ou les prendre à revers, ou par souci de retrouver des points déjà rencontrés dans leur préparation de l'épreuve, les candidates et candidats ont tendance à oublier ces intuitions initiales pour construire des paradoxes artificieux ou des hypothèses acrobatiques : sans doute vaudrait-il mieux approfondir et déployer l'analyse initiale, plutôt que de vouloir s'en débarrasser dès la deuxième partie.

Indiquons également que l'**exigence d'organisation** d'un exposé de dix minutes ne passe pas toujours par un plan en trois parties : plutôt qu'une troisième partie très brève et répétitive, le jury – qui ne croit décidément pas que l'exposé en trois parties soit le seul moule formel pour toute réflexion – préfèrerait

un exposé équilibré et progressif en deux parties. De la même façon, l'introduction doit analyser le sujet et poser le problème qui sera traité, plutôt que résumer le développement à venir (ou se perdre dans des préambules inutiles) ; c'est la condition pour qu'elle puisse prémunir contre les développements plaqués et dégager une problématique et des axes d'analyses pertinents : on retrouve ainsi l'exigence d'une attention aux termes et aux idées déjà évoquées.

Dans l'épreuve de culture et sciences humaines, cette exigence de **rigueur lexicale** permet seule d'élucider les enjeux réels des sujets et d'éviter l'approximation. Elle suppose aussi, dans sa propre expression, de veiller à employer les termes idoines et précis, et par exemple de ne pas remplacer l'idée de « cohabitation » ou de « coexistence » avec la nature par celle de « coagulation » (dans un des exposés consacrés au sujet « aimer la nature »). Ce glissement de mots rendait aussi impossible de penser de façon fine et subtile le type de rapport que l'être humain (qui n'est pas universellement de sexe masculin) peut nouer avec la nature. De la même façon, les règles fondamentales de la langue méritent d'être gardées à l'esprit ; les remarques du rapport 2024 à propos du génitif n'ont pas toujours été bien mises en œuvre (comme l'ont montré par exemple certains traitements du sujet « le goût des choses »).

C'est ainsi dans le **soin et l'attention portée à cet instrument de pensée qu'est le langage** (les termes du sujet, comme ceux que l'on utilise pour le traiter) que se trouve la clef d'un exercice qui exige une forme de vigilance sémantique, une attention constante à la justesse des mots. C'est une façon de manifester le sérieux avec lequel l'exercice est envisagé – et le fait que les sujets proposés sont de véritables invitations à réfléchir, non des prétextes à parler.

Un autre point sur lequel le jury souhaite attirer l'attention des futurs candidats se trouve dans la **qualité des références culturelles** qu'ils mobilisent, dont l'**authenticité** doit constituer la première vertu. Trop souvent en effet, le jury a eu l'impression que les mentions faites d'œuvres littéraires, philosophiques ou artistiques renvoient à une connaissance de seconde main et peinaient à témoigner d'une rencontre véritable avec ces œuvres.

Or la capacité de mobiliser utilement des références dépend avant tout d'une **fréquentation réelle et réfléchie des œuvres**, que les années de scolarisation dans le secondaire et en classe préparatoire ont vocation à permettre et accompagner. Il ne suffit donc pas de citer quelques généralités sur une œuvre canonique, pas plus que de multiplier les références de façon artificielle. L'enjeu de l'épreuve de Culture et sciences humaines réside dans la capacité à articuler des exemples à une réflexion personnelle, à relier des textes, des œuvres ou des connaissances tirées du champ des sciences humaines à la problématique posée. Cette compétence témoigne d'une **culture vivante** : la référence n'est pas un ornement, mais le moteur d'une argumentation, la preuve d'une intelligence en mouvement qui se nourrit d'une interrogation personnelle des œuvres de l'esprit choisis par les candidates et candidats pour construire leur réflexion. Ainsi, chaque candidate, chaque candidat est invité à penser avec une culture effectivement acquise, mise en dialogue avec la question posée par le sujet, et l'exercice permet donc aussi de faire valoir son pouvoir d'interprétation (c'est-à-dire sa qualité de lecteur, de spectateur, plus largement de sujet esthétique qui réfléchit sur son expérience).

Cela suppose d'abord de **mobiliser précisément et rigoureusement les exemples choisis** : évoquer *Madame de Bovary* plutôt que *Madame Bovary* tout au long d'un exposé est un signe inquiétant quant à la lecture effective du livre de Flaubert, tant la question de la bourgeoisie et de son rêve aristocratique traverse le livre ; de la même façon, supposer à Don Quichotte l'art de profiter de chaque instant de la vie et de chaque occasion est un peu curieux pour qui a lu Cervantès, comme la confusion du mythe d'Aristophane (dans le *Banquet*) et celui de Prométhée (dans le *Protagoras*) témoigne d'un regard très (trop) distant sur l'œuvre de Platon ; le jury doute également que la *Parure* de Maupassant illustre un personnage enivré par les diktats de la mode, que *Juste la fin du monde* se conclue par des scènes de franche réconciliation et de bonne entente finale ou que dans le film *Amour* de Hanecke, l'époux tue son épouse parce qu'elle a perdu son aura et son talent de pianiste...

Autrement dit, le jury attend des **références assez précises et fines** pour ne pas plier la vérité de l'œuvre aux contraintes d'une argumentation ; on n'affirmera pas, ainsi, que le Rodrigue du *Cid* « gouverne » parce qu'on doit traiter le sujet « gouverner, c'est prévoir » : la pièce propose d'autres figures qui permettent de penser la figure de celui qui gouverne, à commencer par le Roi. Choisir des exemples appropriés, c'est

vérifier aussi qu'ils couvrent un champ qui est bien celui du sujet : que peut penser un jury qui entend prendre pour exemple, dans un exposé consacré au sujet « Malheureux le pays qui n'a pas de héros », successivement Napoléon, Pétain et Hitler ?

Plus généralement, il s'agit moins d'ajuster ses exemples que de **choisir des exemples ajustés à son sujet** ; dans *Des souris et des hommes*, ce n'est pas manque de « politesse » que Lennie tue une femme, quand bien même c'est sur cette « politesse » que portait le sujet donné à tel candidat. Trop souvent, lorsque le roman *La Princesse de Clèves* a été convoqué (et il l'a été très fréquemment), c'était pour verser dans des contresens concernant le dénouement (les motivations de la retraite sont mal comprises) et aplani la complexité du caractère de la princesse (qui, d'après bien des candidats, se contente d'appliquer les préceptes de sa mère). Jamais l'entretien n'a permis de rectifier les erreurs ou les simplifications d'interprétation : la convocation de tel ou tel passage précis (la scène des palissades, le dernier entretien de la princesse avec son époux ou de la princesse avec le duc de Nemours, les récits insérés) qui aurait permis de mieux réfléchir au sens du roman a toujours laissé les candidates et candidats démunis. La même remarque pourrait être faite pour *Le Rouge et le Noir*, abondamment convoqué cette session, et souvent fort mal compris : le jury attend des candidats brillants qu'il a devant lui autre chose que des remarques stéréotypées ou artificiellement déformées à des fins argumentatives. Julien Sorel est apparu cette session comme bon à tout démontrer, y compris ce que Stendhal n'y a jamais mis ! ; le jury déplore de la même façon la réduction de Camus au slogan filandreux d'un Sisyphe qu'il faudrait imaginer heureux, sans qu'aucun candidat parvienne à expliquer pourquoi, ou les références souvent très peu maîtrisées à Nietzsche ou Bourdieu, très fréquentes cette année. Rappelons que **connaître une œuvre**, ce n'est pas seulement connaître les grandes lignes de la diégèse et le nom des principaux personnages : c'est **avoir réfléchi à la construction** des caractères, pouvoir **se référer à des passages précis** sur lesquels se construit plus particulièrement l'action, en **questionner le sens** et savoir motiver des interprétations, c'est savoir **restituer la logique d'une analyse**. C'est **pouvoir développer la référence**, en parler avec précision plusieurs minutes et non le mentionner comme un détail, en une phrase rapide. Dire d'Ulysse qu'il accomplit des aventures pour « être soi », sans approfondir ni préciser aucune de ces aventures, ne rend guère justice à l'*Odyssée*, ni ne permet de montrer que la réflexion sur l'identité se nourrit vraiment pour le candidat interrogé de cette œuvre que pourtant il mentionne. La même remarque pourrait être faite pour certains concepts : celui d'*ipséité* a fait florès cette année, sans que sa fréquence soit justifiée par les sujets, non plus que par la capacité des candidats à l'employer de façon fructueuse. Ajoutons encore que ces références littéraires et philosophiques gagneraient souvent à **dialoguer avec le monde contemporain**, notamment avec les enjeux économiques, sociaux, politiques, environnementaux possibles (non nécessaires, mais souvent possibles) des sujets proposés ; ce serait un moyen d'en éprouver la pertinence et de montrer qu'ils n'ont pas une valeur purement ornementale et abstraite, mais qu'ils sont des outils pour penser le monde. Bien souvent le jury a regretté que les idées soient regardées de loin, comme si elles n'avaient pas de réalité dans le monde – ou comme si les candidates et candidats n'habitaient pas vraiment ce dernier.

Bref, il faut faire preuve **d'honnêteté intellectuelle** – avec le jury mais aussi avec soi-même – et faire avec la culture dont on dispose réellement plutôt qu'avec des fiches apprises dans les derniers jours. L'aptitude à mobiliser des références pertinentes n'est rien d'autre que la compétence issue naturellement d'une fréquentation effective et réfléchie des œuvres de pensée ou de création rencontrées au cours de son parcours d'élève ou de jeune adulte. Reste que se contenter de quelques séries récentes, voire des toutes récentes mises en ligne des plateformes, ne fournit pas forcément un matériau d'une qualité suffisante pour nourrir une réflexion large ; savoir mobiliser les textes qu'on a lus et pratiqués au cours de sa scolarité, faire le point sur les ressources les plus riches dont on dispose en raison de son parcours et de ses goûts (et qui peuvent être cinématographiques ou musicales, plus largement artistiques, et non exclusivement livresques) constituent des préalables utiles pour réussir l'épreuve ; cela permet de prendre de la hauteur et de gagner en profondeur de champ historique pour analyser les sujets proposés, ce que les années de préparation du concours et la formation pluridisciplinaire reçue dans le secondaire et en classes préparatoires ont dû permettre de construire. Aussi le jury s'est-il réjoui d'entendre certaines et certains candidats mobiliser le *Verrou* de Fragonard, ou la *Chambre claire* de Barthes, ou la Cinquième des

*Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau dans une réflexion sur « l'instant ». De nombreux mythes classiques ont également été mentionnés de façon pertinente dans de nombreux exposés.

**L'entretien** gagne beaucoup lorsque les candidats le conçoivent comme un second temps de l'épreuve et non comme le moment où il s'agit de répéter ce qui a déjà été dit ; il ne s'agit pas d'un entretien de personnalité dans lequel il convient d'affirmer ses convictions, mais bien d'une recherche commune de la vérité qui suppose souvent de nuancer voire rectifier certaines choses que l'on a pu avancer auparavant. Savoir revenir sur son propos grâce à une question, le compléter, le rectifier, ou le développer mieux est une qualité précieuse qui peut largement compenser les faiblesses d'un exposé initial. Tel candidat – d'ailleurs remarquable – interrogé sur le sujet « Les traces » se demande à partir d'une analyse précise de la notion comment remonter de la trace (toujours reliée matériellement au référent, par différence avec le signe), à ce dont elle est la trace, et pose ainsi le problème épistémologique de l'historien dans la reconstitution du passé disparu, sans ignorer la question de la *cancel culture* et en suivant une ligne fort cohérente. Mais il sait aussi rebondir dans l'entretien et dépasser la ligne étroite d'approche qu'il avait suivie pour s'ouvrir à des pistes qu'il n'avait pas abordées, par exemple à la production falsificatrice des traces et au négationnisme. Tel autre candidat, sur le sujet « L'impatience », relie curieusement dès le début de son propos, l'impatience et « l'affirmation particulière d'une volonté » : il sait pourtant, dans l'entretien, revenir sur ses pas et distinguer impétuosité et volonté, pour finalement relier une certaine forme de patience à la manifestation d'une volonté ferme, à partir du personnage du Comte de Monte Christo. Ce faisant, il a su s'ajuster aux questions et saisir ce qu'elles proposaient, sans renier pour autant la totalité de son propos. Ces deux candidats ont fortement profité de l'entretien pour manifester des qualités intellectuelles que le jury récompense légitimement.

La culture générale ne se réduit pas à la mémorisation : elle oblige à la **sélection, à l'agencement, à la hiérarchisation des références**. Savoir choisir la référence pertinente, l'inscrire dans la dynamique de l'argumentation, c'est manifester une capacité de jugement, une autonomie intellectuelle. L'épreuve valorise ainsi une pensée personnelle nourrie de rencontres approfondies avec les œuvres et l'histoire. Par les qualités qu'elle mobilise, l'épreuve de Culture et sciences humaines a ainsi vocation à évaluer la maturité intellectuelle des candidates et candidats ; loin d'en faire ces singes savants que moque Sartre dans *Les Mots*, elle exige d'eux esprit critique et vigilance intellectuelle pour ne pas en rester aux clichés et slogans qui courent dans le langage et condamnent au prêt-à-penser : elle demande de questionner les évidences, de décortiquer les énoncés, d'effectuer des distinctions conceptuelles, de pratiquer la nuance et le discernement. En exigeant de la rigueur dans le maniement de la langue, elle engage chaque candidate et chaque candidat dans une pratique responsable de sa parole et dans une utilisation réfléchie et lucide de sa propre culture ; en ce sens, elle doit leur permettre de manifester une forme d'émancipation intellectuelle qui vaut affirmation d'une liberté de penser, d'une capacité à inventer en associant et transposant des savoirs construits depuis des traditions multiples, bref d'une personnalité intellectuelle, d'une ouverture d'esprit que le jury se réjouit souvent de rencontrer dans le cadre de cette épreuve.

## Sujets donnés pour la session 2025

« Aux grands hommes, la patrie reconnaissante »  
« C'est humain »  
« Cela ne me regarde pas »  
« Certitude, servitude »  
« Chacun ses goûts »  
« Comprendre est le commencement d'approuver »  
« d'après une histoire vraie »  
« Génant ! »  
« Il faut savoir se contenter de peu »  
« Il faut toujours dire ce que l'on voit : surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit. »  
« Il semble bien que la nature n'ait pas eu du tout en vue d'accorder à l'homme une vie facile »  
« L'Homme est un être à qui il est arrivé quelque chose »  
« La fin justifie les moyens »  
« Les faits sont les faits. »  
« Les ouvrages les plus courts sont toujours les meilleurs. »  
« Malheureux le pays qui a besoin de héros »  
« Parler, c'est agir. »  
« Plus on a de science, plus on a de tourments. »  
« Range ta chambre ! »  
À quoi bon ?  
À quoi bon la science ?  
À quoi servent les modèles ?  
Agir ensemble  
Aider  
Aimer la nature  
Avoir des remords  
Ce qui ne dépend pas de nous  
Changer d'avis  
Changer de nom  
Changer le monde

Classer  
Comprendre et éprouver  
D'un mal peut-il naître un bien ?  
De quoi hérite-t-on ?  
Débattre  
Devons-nous nous passer d'utopies ?  
Être à la mode  
Être invisible  
Être soi-même  
Faire la paix  
Faire un choix  
Gouverner, c'est prévoir  
Je suis ce que je fais  
L'absence  
L'âme sœur  
L'art d'être heureux  
L'attente  
L'emploi du temps  
L'enfant est-il un citoyen ?  
L'esprit libre  
L'exemple  
L'homme est-il un animal comme les autres ?  
L'imitation  
L'immortalité  
L'impatience  
L'indépendance  
L'indiscutable  
L'insouciance  
L'instant  
L'intime conviction  
L'oubli  
L'urgence  
La banalité  
La beauté des choses  
La caricature  
La catastrophe  
La délicatesse  
La fin du monde  
La joie  
La légèreté  
La politesse  
La promesse  
La reconnaissance  
La ville  
La vraie vie  
Le beau et l'utile  
Le beau et l'utile  
Le bon sens  
Le chant des oiseaux  
Le costume  
Le coucher de soleil  
Le courage d'être soi  
Le désir d'égalité  
Le devoir de vérité  
Le feu  
Le geste et la parole  
Le goût des choses  
Le labyrinthe  
Le monde est-il à nous ?  
Le respect se mérite-t-il ?  
Le rire  
Le sens interdit  
Les beaux parleurs  
Les désaccords  
Les liens du sang  
Les traces  
Ne penser à rien  
Nommer, c'est déjà dominer  
Peut-on avoir raison tout seul ?  
Peut-on changer ?  
Peut-on être trop généreux ?  
Peut-on tout expliquer ?  
Peut-on vivre sans illusions ?  
Prendre le pouvoir  
Prendre soin  
Prendre son temps  
Qu'aimons-nous dans l'amour ?  
Qu'apprend l'homme de l'animal ?  
Qu'est-ce qui est rare ?  
Réparer  
Résister  
S'émanciper  
Se reproduire  
Sommes-nous propriétaires de nos idées ?  
Traverser une crise  
Vivre au jour le jour